dans des inquiétudes mortelles, mon père, ma mère, mes amis.

—Et elle, murmura Paméla.

Jean n'eut pas l'air d'avoir entendu. Il commença ou plutôt recommença son inspection du lieu, soulevant les portières, dérangeant les meubles. Il ne découvrit rien. Il tira sa montre ; elle marquait trois heures et demie.

—Dites moi, Paméla, demanda Jean, quand le séjour ici doit se prolonger, n'apporte-t-on pas à manger aux prisonniers ?

—Non.

—Comment, non... On les prend donc par la famine ?

—Carini est un homme de précautions, répondit-elle en souriant. Vous allez voir.

Elle souleva le couvercle d'un divan dans l'intérieur duquel se trouvaient plusieurs bouteilles de vin, un pâté, une volaille froide et tous les ustensiles nécessaire pour manger.

En faisant sa question, Jean n'avait pas du-tout songé qu'il pourrait avoir faim ; il avait simplement conçu le projet de se jeter sur la personne qui se présenterait, espérant que, grâce à la force extraordinaire dont il était doué, il aurait facilement raison de toute résistance. Mais cet espoir lui échappait.

Il s'assit accablé. Paméla gardait le silence.

Jamais elle ne s'était trouvée en face d'un pareil homme. Elle avait vécu jusqu'à ce jour dans un monde de viveurs vieillis ou d'adolescents naïfs, pour lesquels elle n'avait éprouvé qu'une médiocre sympathie.

Rarement un caprice né du hasard ou d'une tendance d'esprit particulière s'était glissé dans son cœur.

Et puis Jean paraissait si malheureux, qu'elle se sentait prise d'une grande pitié pour lui, et qu'elle eût donné beaucoup pour lui rendre un peu de courage.

—Voyons, monsieur, dit-elle timidement au jeune homme, vous, un homme fort, ne vous laissez pas aller au découragement ; votre captivité ne saurait durer longtemps ; un homme de votre monde ne disparaît pas ainsi sans qu'on s'en inquiète.

—Je vous remercie, ma chère enfant ; je ne me décourage point ; ah ! j'ai traversé des phases bien autrement terribles que celle-ci ; mais alors j'étais seul, et aujourd'hui j'ai une famille. C'est à la pensée des tourments que mon absence prolongée va causer au miens, que je m'épouvante. Et puis cela peut avoir des conséquences très graves. Si vous aviez un père, une mère comme les miens, vous comprendriez ma douleur.

Paméla soupira et ses yeux se mouillèrent de larmes.

—Hélas ! dit-elle tristement, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère ; je suis une enfant de l'hospice et voilà pourquoi l'on se sert ainsi de moi.

VII

LA LUTTE

Mlle Charlotte était rentrée chez elle bien décidée à y attendre, sans bouger, Pedro Castora qui, certainement, se hâterait d'accourir, aussitôt qu'il aurait pris connaissance des quelques lignes pressantes qu'elle lui avait écrites.

Après une attente d'une heure, qui lui parut longue comme un siècle, Charlotte, tremblant qu'un malheur n'arrivât, retourna chez Pedro Castora.

—Oh ! il faut absolument que je voie votre maître, dit-elle au valet de chambre.

—Mais, mademoiselle, M. Castora n'est pas rentré.

—Et il est sorti depuis ce matin !

—Depuis ce matin.

—Voyons, vous ne me trompez pas ?

—Je vous dis la vérité ; tenez, voilà la lettre que vous avez laissée pour lui.

—Il fallait la lui faire parvenir.

—Nous ignorons où est M. Castora.

—Mon Dieu, mon Dieu ! Et en ce moment les minutes sont des heures !... Ecoutez, mon ami, je vous assure qu'il est de la plus grande importance que M. Castora ait ce billet ou que je le voie, ce qui vaudrait encore mieux, car la vie d'un homme, d'un de ses amis est peut-être en danger.

—Malheureusement, mademoiselle, je ne saurais vous dire ce que j'ignore. Tout ce que je sais, c'est que M. Castora est allé ce matin chez M. le marquis de Chamarande.

—Ce jeune homme que j'ai vu ici hier et qui m'a saluée ?

—Vous avez vu hier M. le comte Jean de Chamarande, le fils de M. le marquis de Chamarande.

—Il me semble que vous l'avez annoncé en lui donnant le titre de marquis.

—C'est vrai ; mais c'était une erreur volontaire.

—Enfin, qu'importe. Eh bien, c'est de ce jeune homme qu'il s'agit.

—En vérité !

—Vite, vite, donnez-moi l'adresse de M. le marquis ; soyez certain que M. de Chamarande et M. Castora ne vous feront aucun reproche de votre indiscrétion.

Le valet de chambre donna l'adresse.

—Merci, dit Charlotte, et soyez tranquille, mon ami, je prends tout sur moi.

La jeune femme s'empressa de remonter dans sa voiture, en donnant au cocher l'adresse du marquis de Chamarande.

Le marquis et la marquise avaient déjeuné chez M. de Violaine.

A partir de deux heures on commença à trouver surprenant que Pedro Castora et Jean, qui étaient attendus, n'eussent pas encore paru. A l'impatience succéda vite l'inquiétude.

Pedro Castora avait dû remplir sa mission auprès du baron de Simaise, pourquoi donc ne revenait-il pas ?

Suzanne ne disait rien ; mais elle ne cherchait pas à cacher sa contrariété. Comment Pedro pouvait-il rester une journée entière sans la voir ? Assurément ce n'était point sa faute ; et comme toutes les femmes sont ingénieuses à se tourmenter, elle voyait son fiancé entouré de dangers.

Quand trois heures sonnèrent, on était dans une inquiétude mortelle. Personne, pas un message, rien toujours ! On ne savait plus que dire. Pedro Castora d'un côté et Jean de l'autre, auraient-ils été victimes de quelque guet-apens ? On connaissait le baron et l'on savait trop bien qu'il était capable de tout.

Le marquis et la marquise se décidèrent à revenir boulevard de Strasbourg.

Là, ils apprirent que leur fils était sorti à midi, seul et à pied.

—Mon enfant est tombé dans un piège ! s'écria la marquise éperdue de terreur.

Le marquis essaya de la rassurer, mais lui-même était loin d'avoir l'esprit tranquille.

Sur ces entrefaites, Charlotte arriva. Pour ne pas perdre de de temps en pourparlers, la jeune femme dit tout de suite au valet de pied qui vint à sa rencontre :

—Veuillez prévenir M. le marquis qu'une personne qui lui apporte des nouvelles de son fils désire lui parler.

—Venez, madame, venez vite, répondit le serviteur, qui connaissait les inquiétudes de son maître.

Le marquis était aux aguets ; chaque coup de sonnette le faisait bondir hors de son cabinet ; il accourut au-devant de la visiteuse et ce fut lui qui ouvrit à Charlotte la porte de l'antichambre.

—Madame apporte des nouvelles de M. le comte, dit le domestique.

Le marquis saisit les mains de la jeune femme et l'entraîna dans la première pièce qui s'ouvrit devant lui.

—Parlez, madame, dit-il, parlez vite et comptez sur ma reconnaissance.

Rapidement, d'une voix émue, Charlotte raconta ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait fait.

—Voulez-vous m'accompagner à Auteuil, madame ? demanda le marquis.

Celui ci sonna.

—Qu'on attèle, et vite, dit il à son valet de chambre, qui parut. Prévenez Pierre qu'il m'accompagnera.